

La Seconde Guerre Mondiale et les écrivains lorrains

Roger Bichelberger

La Seconde Guerre Mondiale a suscité, en Lorraine, une littérature abondante, qui va de la monographie la plus locale à la plus célèbre des fictions, en passant par la poésie, le journal, le témoignage en général ou le témoignage romancé. Parmi les auteurs, on trouve aussi bien l'homme simple, marqué au fer rouge par une inoubliable expérience, que le professeur d'université ou l'écrivain chevronné. Nous nous efforcerons de donner un aperçu de cette littérature en interrogeant successivement les différents genres littéraires utilisés.

Parmi les « études », on retiendra d'abord, après deux ouvrages contestés, les travaux de Monique Sary (Moselle), d'Albert Bertrand et de Marcel Yonque (Meuse). On s'arrêtera ensuite aux auteurs qui ont traité du drame des *Malgré-nous* : Laurent Kleinhentz, Joseph Burg, Jules Dauendorffer et Marcel Pierron (Moselle).

On citera en passant les vers de Pierre Marizier (Meuse).

Au rang des « témoignages » on pourra mettre un Léon Werth (Vosges), un Georges Sadoul (Meurthe et Moselle), Adrien Printz et Anne Scheyer (Moselle), Marc Boegner (Vosgien de naissance), Gaston Clauss et Jacques Gandebeuf (Moselle). Sans oublier les auteurs de témoignages romancés, tels Gabriel Bichet (Meurthe et Moselle), Abram Moszkowicz et Adolphe Thil (Moselle).

Pour finir, nous verrons la part de la « fiction » (roman) dans cette 'littérature de guerre', avec des auteurs tels que Jacques-Joseph Bammert (Vosges), Jocelyne François et Philippe Claudel (Meurthe et Moselle), Roger Bichelberger (*à la demande de Philippe Martin*) et Thierry Hesse (Moselle).

La guerre est-elle un bon sujet de roman ?

Michel Caffier

Avec l'accord des organisateurs de ces journées d'études -merci- je ne vais pas désertier le thème de « littérature régionale et guerre » mais m'offrir une permission, que j'oserais qualifier de détente, en posant cette question: «la guerre est-elle un bon sujet de roman? ». Le genre ne manque pas d'illustres références ni de titres, soixante et un, par exemple, après 1914-1918.

Simplex s'en va-t'en guerre

Comme une croix, à qui donner la plume de guerre ? Libre de mon choix, avec un parti pris délibéré, je retiens le livre de l'allemand Hans GRIMMELSHAUSEN, « Simplex Simplicissimus » (1666) qui nous amène dans le cadre de la guerre de Trente ans. C'est un vrai roman. La guerre n'y est pas un prétexte mais un personnage, mis en cause par l'auteur lui-même, ce qu'on retrouve trois siècles plus tard dans « Les nus et les morts » de Norman Mailer, autre réussite dominante. Comme la guerre du Pacifique pour le roman américain, le style picaresque, imagé, mordant, humaniste, offre à ce livre le souffle nécessaire au sujet belliqueux, la liberté de pensée et d'action du personnage plus réel que beaucoup de ceux croisés dans ce genre d'ouvrage.

Fils de bûcheron, Simplex, à dix ans, est arraché aux siens. Tandis que les Impériaux et les Suédois, que la Lorraine subit également, ravagent le pays l'enfant naïf bénéficie de l'hébergement et de l'éducation, fort religieuse, d'un ermite, son maître à penser et son ange gardien. Enrôlé par les uns puis les autres, « malgré nous » avant l'heure, mêlé aux rapines dans une terre de misère il subit, avec son apparente simplicité d'âme les duperies et plaisanteries des fiers à bras. Fort dans sa foi et sa volonté il fait front, apprend à se défendre, à se préserver. Fuyant la mesquinerie et la barbarie, la guerre et ses outrances il rejoint la forêt pour méditer, ermite à son tour sur la condition humaine et l'époque troublée.

Natacha dans la mêlée

Plume de guerre, dans mon choix, « Simplex » mérite aussi la Croix de Paix. L'association évoque Tolstoï et « La guerre et la paix ». Le plus grand écrivain russe n'a besoin de personne pour modèle. Pourtant on sent quelque chose de commun entre Simplex et le comte Bezoukhov. Le discret héritier d'une famille riche en terres, qui servit la grande Catherine, est aussi un méditatif, un naïf à sa façon. Mal marié, par manipulation, il se croit destiné à tuer Napoléon qui occupe Moscou. Arrêté bien avant, jeté en prison, il côtoie des gens du peuple, simples sans les simagrées et faussetés de son monde habituel. Comme Simplex, affronté à la vérité de la vie, il obtient, dans son souci d'individualité sereine, un plein équilibre. Libéré, veuf, il épouse Natacha, sa bien aimée, qui cultive un havre de paix.

Contrairement au théâtre, avec Antigone, Electre, Mère Courage, inspirée à Brecht par un autre roman de l'auteur de « Simplex », les femmes sont rares, malgré « Madame Thérèse » d'Erckmann-Chatrian dans les romans de guerre. Natacha Rustov est un roman dans le roman, belle femme voluptueuse, dupée et dupeuse rendue au réel bonheur, dans le contexte du siège de Moscou, par Bezoukhov.

Tolstoï évoque Moscou assiégée, Austerlitz, la bataille de Borodino, qui est celle de la Moskowa mais « Guerre et paix » n'est pas l'Iliade. Premier élément de réponse à la question posée sur la qualité romanesque du sujet de guerre: elle est plus l'unité de lieu que l'unité d'action. Chez Tolstoï elle est plus un conflit de sentiments, sur plusieurs fronts, qu'un

affrontement d'armées. Parait ici la conception Voltairienne et républicaine du rôle des masses populaires dans les batailles et les invasions. C'est le moteur des romans nationaux d'Erckmann-Chatrion, de « Ceux de 14 » de Maurice Genevoix, des romans de la guerre d'Espagne, les poèmes, les chants, les lettres de la résistance et des camps. Dans ces derniers cas les lieux s'imposent: l'auteur n'a pas le choix, comme en temps de paix, ou avec le recul dans la quiétude d'un bureau.

Flaubert détruit Carthage

Dans le calme de Croisset, devant la « tentation de Saint Antoine » de Jacques Callot proche de la fenêtre vers la Seine de son bureau, Gustave Flaubert suit son inclination pour la civilisation gréco-romaine, excité par « Le roman de la momie » de Théophile Gautier, avec le choix de Carthage pour « Salammbô », écrit en cinq ans comme « La guerre et la paix ». Il reprenait à son compte le « Cartago delenda est » que, selon les historiens, Caton ne prononça jamais en montrant au Sénat un panier de dattes fraîches, cueillies deux jours plus tôt dans les vergers des paysans puniques.

Flaubert rempile dans les cohortes de Scipion l'Africain pour laver la terre de la gangrène d'un peuple barbare. Il entre dans la mêlée: « J'éventre des hommes avec prodigalité. Je verse du sang. Je fais du style cannibale ». Pour faire de cette ville la capitale de l'horreur il cite dans une autre lettre les « Grillades de moutards » et le troupeau d'éléphants sevrés lancés à travers les rues avec des faux dans les trompes. Jorge Luis Borges s'indigne: « Carthage est l'exemple le plus évident d'une culture calomniée. Nous ne pouvons rien en savoir. Flaubert ne peut rien savoir non plus sinon ce qu'en diront ses ennemis, qui furent implacables ». Le sort réservé au barbare Matho et à Salammbô, au nom de Vénus, n'est pas tendre non plus.

On ne refait pas l'Histoire

Deuxième observation à propos de la question posée: un roman, dans un cadre de guerre, peut interpréter mais pas refaire l'Histoire : jamais Grouchy n'arrivera avant Blücher, jamais la place Trafalgar ne remplacera la place Vendôme. Cette restriction, paralysante, de la déontologie littéraire concerne l'ensemble des romans dès qu'il apparaît un fait établi ou qu'entre en scène un personnage de réputation établie. Jusqu'où, dans ces cas-là, peut aller la liberté du romancier? Le Cyrano d'Edmond de Rostand n'est pas le clone ressemblant de Savignien de Bergerac, l'auteur de « l'histoire comique des Etats et empires de la lune ». Charles de Bats-Castelneau, gentilhomme gascon, avait-il la fougue et l'ambition de d'Artagnan, son homonyme?

Auteur, plus modeste, d'une dizaine de romans, je revendique le champ libre pour l'imagination. Dans plusieurs de mes livres, sans être historien, je récupère la statue figée, et presque sacrée, de lointains personnages pour l'animer aussi fidèlement que possible. J'ai reconstitué la marche de Jacques Callot, adolescent, vers l'Italie, ses séjours à Rome et à Florence, sans trahir la chronologie de son œuvre ni son environnement. Dans un autre livre, dans le récit de la campagne électorale à Nancy en 1889, j'ai transcrit mot à mot les propos tenus dans les meetings par Maurice Barrès, ses interlocuteurs, rapportés par les gazettes de l'époque.

?, via Waterloo

La prudence sur ces aspects bride la création. On présente souvent Fabrice del Dongo comme un personnage de Waterloo. Stendhal, longtemps fasciné par Napoléon s'est mis dans la peau de son jeune italien. En quelques pages il le promène dans la morne plaine comme un valeureux figurant parmi d'autres qui perd trois chevaux, croise la cantinière du régiment puis les hussards qui escortent le maréchal Ney. C'est peu malgré la lecture par Stendal des

« Mémoires » du maréchal Gouvion Saint-Cyr, le toulousain, en qui il voyait notre Homère. Le romancier, engagé comme officier à Bautzen, avait noté juste en écrivant aussitôt : « Nous voyons fort bien, de midi à trois heures tout ce qu'on peut voir dans une bataille, c'est à dire rien ».

Alimenté aux sources directes des vieux grognards et des anciens Marie Louise de Phalsbourg et de la vallée d'Abreschwiler Erckmann-Chatrion, qui s'honore du titre de citoyen, raconte dans « Madame Thérèse », « Les volontaires de 92 », « Le conscrit de 1813 » comment les hommes et les femmes vécurent les événements historiques. Dans l'esprit de la patrie en danger, le héros c'est le peuple qu'on voit dans sa vie concrète de combattant avec son creux au ventre par la faim et la douleur de ses pieds meurtris. Il passe des éclairs sur l'acier des baïonnettes dans quelques phrases du ton bonhomme inspiré par le souci de former des hommes et de serrer les rangs.

Ceux de 14

Carthage, la Guerre de Trente ans, Waterloo appartiennent au passé, illustrés de toiles de musée ou d'images d'Épinal. 14-18 est vécue de près. Les lectrices et les lecteurs sont liés aux batailles par la mobilisation des proches, leur disparition trop souvent. Le genre tourne au récit de guerre psychologique, ce qui limite aussi l'intérêt créatif de la guerre elle-même. La souffrance, les angoisses, le courage ou le désespoir, la gloriole ou la démission passent avant les résultats des affrontements, la vie quotidienne des gourbis ou de la tranchée avant les ordres du jour. La guerre épique glisse vers le territoire de la littérature où se retrouvent Flaubert, Stendhal et les autres. Pourtant, malgré quelques portraits de circonstance aucun personnage symbolique ne surgit. Les auteurs sont plus à l'honneur, en première ligne, une fois encore pour beaucoup d'entre eux, dans des nuances diverses: réalisme pour Genevoix, Barbusse, Jean Bernier, oublié; sentimentalisme opportuniste pour Roland Dorgeles, best seller avec « Les Croix de bois »; sociologue pour le Barrès de « La guerre à vingt ans », mêlé aux insurrections de 1917; intellectualisme pour André Maurois avec « Les silences du colonel Bramble » et les « Discours du Colonel O'Grady »; humour grinçant pour Joseph Delteil, « Les Poilus »; fierté, enfin, pour le lorrain Léon Werth avec « Clavel soldat ». Parmi les vrais romans compte « L'appel du sol » d'Adrien Bertrand, prix Goncourt 1914 attribué en 16, fantassin blessé à Heriménil, sur le Grand Couronné, décédé à la parution de son livre.

Barbusse, en lessivant le bourrage de crâne avec « Le feu » fut sacré champion de la vérité; sans vraiment plonger dans la réalité du terrain. Il répondit aux doutes de l'arrière. Dorgelès dans « Les croix de bois », privé de Goncourt par Marcel Proust, glissa entre des impressions moins tragiques que le frisson de la mort omniprésente. Il offrait aux familles un post-scriptum aux lettres des combattants, réconfortant dans le meilleur des cas, solidaire après une disparition ou une gueule cassée.

Genevoix témoigne

Avant de conclure, je veux citer Maurice Genevoix. J'ai eu l'honneur, le plaisir, puis la tristesse ensuite, de recueillir sa dernière interview en 1980, avant qu'il ne quitte Paris pour un séjour d'été en Espagne. Sa lettre de remerciement pour mon article m'est parvenue deux jours après son décès, postée avant son malaise fatal. Le romancier au cœur si humain conclut ainsi son livre « Les Eparges »: « On vous a tués et c'est le plus grand des crimes. Vous avez donné votre vie et vous êtes les plus malheureux. Je ne sais que cela, les gestes que nous avons faits, notre souffrance et notre gaieté, les mots que nous disions, les visages que nous avions parmi les autres visages et votre mort. Vous n'êtes guère plus d'une centaine et votre foule m'apparaît

effrayante, trop lourde, trop serrée pour moi seul. Combien de vos gestes passés aurais-je perdus, chaque demain, et de vos paroles vivantes et de tout ce qui était vous? ».

C'est beau, émouvant, un témoignage de compassion plutôt que du roman. Rien à voir avec Raboliot. L'écrivain tient la plume, le sujet trace la ligne. Voilà la limite qui m'incite, au delà du pacifisme, à ne pas classer la guerre parmi les grands sujets pour un romancier comme l'aventure, la nature, l'amour, la vie sociale, le rêve. Les guerres s'éparpillent, divisent les opinions. Le lecteur, même pour s'émouvoir, veut savoir.

Actualité ou évasions ?

Les biographies, Mémoires, analyses de la guerre attirent plus que les récits psychologiques. On en revient aux « Commentaires de la Guerre des Gaules ». Ben Hur et le chevalier d'Assas c'est fini. Ni « Mon village à l'heure allemande », ni « Weekend à Zvydcotte » n'ont eut le retentissement, après 1945 des ouvrages d'Henri Amouroux, des écrits d'Anne Franck, voire « Le silence de la mer ». On romance peu aujourd'hui les heures sanglantes de Bagdad, Téhéran, Gaza, Jérusalem, ni les révoltes d'hommes et de femmes, surtout, en tant de lieux. Les témoignages, eux, ne manquent pas.

Dernier en date dans le genre Norman Mailer a couronné le genre avec « Les nus et les morts » parce qu'autant qu'un Maurice Genevoix il fut au sein de la mêlée dans son île du Pacifique, et surtout, intégré au microcosme d'une unité qui affronte ses opinions sur la guerre et sur la société.

Ce vrai roman de guerre est une leçon de paix et de liberté. Si cela sert la vie plutôt que la mort, alors, pourvu que ça dure, même si les grands sujets sont ailleurs.

Michel Caffier

**« Johann Michael Moscherosch (1601-1669),
un écrivain de langue allemande dans la guerre de Trente Ans »
Laurent Jalabert, maître de conférences - Université de Nancy 2**

Les auteurs de langue allemande nous ont laissé de nombreux témoignages de la catastrophe qui touchait alors principalement le Saint Empire. Tous ne sont pas des écrivains, comme ces pasteurs ou ces soldats qui ont jeté sur le papier des pensées, des réflexions, des histoires vues ou vécues ; il en est cependant qui peuvent être reconnus comme hommes de lettres. On pense alors assez logiquement à Hans Jakob Grimmelshausen (v. 1622-1676) qui publia en 1668 *Der Abenteuerliche Simplicissimus Teutsch, d.h. die Beschreibung des Lebens eines seltsamen Vaganten, genannt Melchior Sternfels von Fuchsheim*, connu en français comme *Les Aventures de Simplicius Simplicissimus*, roman qui connut immédiatement un fort succès.

Un autre auteur, moins célébré de nos jours, H. M. Moscherosch qui avait passé plus de dix années de son existence sur les rives de la Sarre française, à Créhange et à Fénétrange, avait lui aussi laissé un ouvrage qui connut, à l'époque, un semblable succès : *Wunderliche und Wahrhaftige Gesichte Philanders von Sittewalt*, dont la première édition date de 1640. Cet ouvrage, fortement inspiré à l'origine des *Sueños* de Francisco de Quevedo y Villegas (1626), prit rapidement une tournure indépendante où la guerre avait sa place. Moscherosch y inséra en effet dans les éditions suivantes une « vision » qui s'intitule *Soldatenleben* dans laquelle il livrait son regard sur la guerre, ainsi qu'une partie de son propre vécu, à travers les pérégrinations de son héros Philander. De cette guerre de Trente Ans au cours de laquelle il n'avait jamais combattu, Moscherosch nous livre aussi dans d'autres écrits des témoignages plus épars de malheurs subis.

Adrienne Thomas, le regard d'une jeune fille sur la guerre 1914-1916

François Roth, professeur émérite – Université de Nancy 2

En juillet 1914, Herta Strauch était une toute jeune fille qui habitait Metz. Elle venait de fêter son dix septième anniversaire et vivait les premiers émois du cœur. C'était la fille d'un commerçant juif aisé originaire de Berlin. Brutalement, au cœur de l'été 1914, la guerre éclata : elle bouleversa la vie quotidienne et les préoccupations de la jeune Herta ; elle s'engagea comme auxiliaire de la Croix Rouge à la gare de Metz et se mit au service des blessés que les trains débarquaient du front tout proche. Pendant un an et demi, elle se consacra à cette tâche. En février 1916, alors que se déclenchait la bataille de Verdun dont le roulement sourd de l'artillerie était le soir perceptible jusqu'à Metz, elle quittait définitivement cette ville pour rejoindre ses parents qui étaient retournés à Berlin.

Quinze plus tard, en 1930, elle publiait un roman à Berlin chez Ullstein après avoir été refusée par plusieurs éditeurs. Son nom de plume était Adrienne Thomas et le titre du livre était le suivant : « Die Katherin wird Soldat. Ein Roman aus Elsass-Lothringen ». Ce roman, qui connut en Allemagne un vif succès, fut traduit en français sous le titre de « Catherine soldat » et publié chez Stock au début de 1933, précédé d'une préface de Jean Giraudoux. Il se présente sous la forme d'un journal de la jeune Catherine Lentz qui couvrait les années 1913-février 1916. Plus tard, Herta a confirmé ce que tout lecteur pressent : « Oui, Catherine Lentz, c'était moi ! ». On sait aujourd'hui qu'Herta tenait aussi durant la guerre un journal intime dont on devine l'existence dans le roman et dont elle a dû s'aider pour écrire sa fiction. Ce journal a été récemment édité par un professeur de Sarrebruck et les comparaisons entre le roman et le journal permettent des éclairages intéressants. Catherine Soldat appartient à la littérature de guerre, genre si abondamment représenté en Europe depuis la guerre franco-allemande de 1870-1871. On pourrait citer des milliers de titres. A notre point de vue, il présente un double intérêt :

Le livre d'Adrienne Thomas se situe entre la fiction et le témoignage. C'est bien sûr le témoignage qui retiendra en priorité notre attention, témoignage d'une toute jeune fille sur elle-même, sur les sentiments qu'elle éprouve. Adrienne porte sur la guerre un regard décalé ; ce n'est pas une combattante ; elle n'est pas «soldat », comme l'annonce un peu vite le titre ; elle ne la voit pas directement la guerre ; elle est à l'arrière et en entend parler ; elle en voit les ravages sur les visages, sur les corps, sur les réactions de ses proches et de ses connaissances, sur les Messins qu'elle rencontre et sur les blessés et les mourants qu'elle côtoie quotidiennement. Sa vie est bouleversée par la découverte de la souffrance, des blessures et des mutilations, par la présence de la mort qui fauche inexorablement tant de jeunes destinées inaccomplies.

Le livre d'Adrienne Thomas a été publié un peu plus de 10 ans après la fin du conflit, environ quinze ans après les événements qu'elle relate. Entre la jeune fille de 1914 et la jeune femme qui écrit à Berlin, plus de dix ans se sont écoulés. Herta connaît désormais l'issue du conflit et peut en mesurer les dramatiques conséquences et les ravages en Allemagne et en Europe sur les plans matériels, psychologiques et culturels. A sa manière, elle veut lutter contre la célébration héroïque de la guerre que délivre la littérature patriotique et militariste ; c'est en ce sens sûrement que Catherine est vraiment soldat ! Elle rejoint Romain Rolland, Henri Barbusse et dans la culture allemande ; par son état d'esprit et les messages qu'il véhicule, son livre s'apparente au roman d'Ernst-Maria Remarque : « A l'ouest, rien de nouveau ». Ce roman fut le premier livre d'Herta Strauch qui est décédée à Vienne en 1980. J'ai l'ambition aujourd'hui de vous le faire découvrir.